

*Milo*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Sang liè*

DAVID BOSCH

*Milo*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2009

*Wiktorii*

J'allais dire que pour Emile, qui ne l'a pas vue finir, emporté par la grippe à quatre-vingt-quatre ans, et pour Karine, qui y a perdu son pucelage non loin de son treizième anniversaire, l'année 1990 n'a guère eu de ressemblance. Les jours de pluie de mars, du même mois les heures où, quand même, on s'est chauffé le dos sous le blouson ou l'habit noir, à l'abri du vent. Pour le reste, et même les plus violents des événements, les plus obligatoires des misères ou des fêtes, l'écho que ça jetait dans leur crâne était trop différent, par exemple.

Sur le haut mur gris du dépôt, près du rond-point de l'ancienne gare, les inscriptions étaient les mêmes depuis des mois : *Aux chiottes Pataglioni*, *Punk not dead* et *Robinson est un con*. Puis un dimanche, le vaste monde, le grand dehors fit une apparition, en larges lettres blanches : *Non à la guerre*. Mais le village est un vieux cœur, il bat pour que rien ne change. La systole vint sans tarder, quoique faiblarde et aigrette. A la bombe, peinture vert bouteille, deux jours plus tard : *Les Arabes au Rhône*.

L'idée n'était pas nouvelle, et même on l'entendait souvent. Ceux qui l'avaient prise comme une manie se la servaient en buvant, en conduisant, en travaillant. Pas besoin de l'écrire. D'ailleurs écrire, à la campagne, ça passe pour quelque chose de lâche le plus souvent. Pas oser dire en face, faire ça de loin, caché derrière un timbre et des phrases pomponnées, des mots qui se tortillent. Pire qu'anonyme : sans figure.

L'idée de se débarrasser des Arabes, ou plutôt de les mettre dehors, ceux du FN en avaient fait des affiches. Leurs gars les collaient la nuit sous les ponts de la Nationale, avec les filles délavées du Minitel. Et ça proliférait aussi sur les portes des chiottes, côté personne ne me voit, dans les gares et les brasseries des grandes villes, à Avignon, à Nîmes, à Marseille.

C'est un peu farce de parler d'un village en 1990, mais il y avait pourtant quelques restes de ça, par exemple les ragots, les odeurs de bêtes, le bon plaisir de faire son panier, tôt le matin sur le marché, avant que la chaleur ne vous éteigne le sourire. Quelques restes. Et déjà du théâtre. Ou plutôt un livret neuf dans un décor repeint, et le théâtre encore. La nouvelle réalité était à vingt minutes de car. Avec d'un côté le circuit intégré des lotissements, où les maisons des jeunes cadres et des retraités du Nord, dont quelques ouvriers tenaces, rivalisaient de joliesse. Et de l'autre, les tours, les cités, les bâtiments à matricules, qui gênaient sans doute moins les vrais bourgeois. Les cités HLM ne sont pas laides – les photographes le savent –, elles sont mauvaises. Tandis qu'une villa de lotissement nous ennuie davantage, parce que c'est une caricature de nos mas, parce que, en un mot, c'est l'expression du mauvais goût. Et que le mauvais goût, s'il faut tout dire, existe très près du bon goût, avec presque les mêmes formes, presque les mêmes couleurs, presque les mêmes matériaux. Non, les cités ne sont pas laides, et nous en sommes aussi les architectes.

Sur le rond-point, l'épicerie, tabac, journaux, dépôt de pain et de gaz, va bientôt fermer. Un Marocain remonte

sur sa mobylette avec trois paquets de Marlboro. En lui rendant la monnaie, Monique Estève pensait à ceux que ça énerve, ce goût des Arabes pour les clopes de riche. Parce que tous les hommes d'ici, leurs patrons, fument des bleues, et plutôt des Gauloises que ces Gitanes à tiroir qui encombrant la poche.

Voici la R5 grise d'un homme qui vient pour un porno. Il est déjà venu hier pour la même chose. Il reviendra sans doute encore une fois, demain ou après-demain. Et puis il disparaîtra toute une quinzaine, dans l'abstinence retrouvée, à la grâce d'une résolution fragile. Il aura le pas léger, la tête haute à nouveau, un peu d'attention pour les gens, pour le monde. Aujourd'hui, son cœur bat la marche lourde. Ses yeux rougis poussent à la roue. Son corps est le fourgon d'une idée fixe. Un billet de cent francs dans une poche, un de deux cents dans l'autre, il sortira le bon. Reste à choisir parmi la vingtaine de revues avec cassette vidéo, enveloppées d'un plastique bruyant. Sa main se portera là-haut, vite, sur un ordre bref : le coin d'une image ou l'un des mots du titre : *vicieuses, en folie* ou peut-être  *salope*. Chez lui, les volets sont déjà fermés.

L'épicière remue le moins possible. Elle éteint son regard, la tête inclinée dans l'angle des rêveries. Vendre ça comme rien, ne pas offrir de prise à son humiliation. Les pornos partent bien. Ils charpentent la caisse autant que le pastis. Ce qui l'aide, c'est qu'il n'y a pour ça que des hommes des villages voisins, venus exprès. Pas un d'ici. Au reste, elle ne comprend pas les mines congestionnées, l'air d'agonie des plus honteux.

Il redémarre, allons. Le coup de serpillière attendra demain. Il faut mettre en veille le terminal de la Fran-

çaise des jeux. Les Tac-o-Tac vont dans la caisse avec les gros billets. Enfin, c'est le fracas du rideau qu'elle abaisse. Ajustant un châle sur ses épaules rondes, Monique Estève remonte son chemin vers les remparts, le long des jardinets sous grille de villas 1900. Elle marche et chaque pas réveille sa colère, lui disant : il est l'heure. Le même numéro tous les soirs pour sortir son mari du café, un numéro qu'elle aborde avec l'appétit d'un bon mangeur.

Le lupus rosâtre qui dévore le visage de Mario, son mari, a des formes mouvantes. Tantôt il lui prend l'œil, qui semble alors une île, tantôt des ailes du nez, il plonge dans le cou. Lupus et pastis, c'est hue et dia, fouette cocher.

Encore quelques centaines de mètres. Le regard de Monique Estève se jette par habitude sur les reliefs d'un jardin en dérouté. Deux arbres lacérés, au milieu, lui font penser aux jambes maigres de sa mère, quand elle va donner les épluchures aux poules. Sa mère impudique qui ne veut pas mettre de bas. Plusieurs barreaux de la grille, à gauche, ont été peints de couleurs vives. Une idée abandonnée. Un de ces dimanches avec les gosses qui commencent par trop d'enthousiasme et se finissent dans les hurlements d'une scène de ménage. Etouffés sous le chiendent et l'herbe jaune, on voit deux trois iris dont on soupçonne la terrible vigueur souterraine. Des jouets cassés, un barbecue furieux de rouille et aux branches basses, aux ferrures des volets, des dépouilles de ballons de baudruche qui pendent. Ce qui gêne les passants, ce n'est pas le désordre, ce n'est pas l'abandon, c'est le simple malheur qui ne se cache plus.

“Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne...”

Une petite fille récite sa poésie dans la salle du café. Elle y a rejoint ses parents, après l'école, et n'étant pas timide, elle a pris l'habitude de ça, d'un demi-public qui d'ordinaire plaisante et n'écoute rien, avec, accroché dans un angle là-haut, le gros téléviseur qui ne cesse jamais. Il y a pourtant aujourd'hui comme un silence, l'instant suspendu de l'attention ou de l'étonnement. Mains dans le dos, la petite balance ses épaules. Elle les pousse, l'une après l'autre, et ça fait comme un courant alternatif dont elle anime chaque syllabe, les petits pieds de son poème. “Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne...” Elle dit aube comme daube, sans plus de déférence. Les clients du soir, tous un peu paysans, ont tourné la tête : “blanchit la campagne”, c'est quelque chose qu'ils connaissent. Le givre, le ciel blafard, vers les quatre heures. “Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit”. Les visages en arrêt se craquellent soudain. C'est une douleur sourde qui passe là-dessous. Voir dehors ce qui devrait être dedans, ses propres tripes par exemple, provoque aussi ce genre d'effroi. Puis la petite finit sur “un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur”. Alors ils se referment, sans heurts. Le houx, la bruyère, c'est pas d'ici, c'est de plus haut, ou plus à l'ouest. Ils diront que c'est du nord. Les landes, les bocages, les canaux et la brume.

Les mains, qui étaient restées figées sur le rond des genoux, contre la poitrine ou au bord de la table, comme des souris qu'une lampe a surprises, reprennent toutes ensemble du mouvement, vers les tasses, les cigarettes, les grands journaux. Celle d'Emilie, rouge et

douce autant que l'argile, se porte vers son chignon serré où elle n'a rien à faire.

Emilie ne quitte guère des yeux un grand type à l'écart. Il est assis face au mur, devant des images de foot qu'il ne détaille pas. La joie de Jean-Pierre Papin se heurte au front penché d'un large crâne chauve. La veille, Emilie s'était souvenue d'un proverbe triste qu'elle avait vu au mur d'autres cafés : *Vin sans amis, vie sans témoins*. Cela faisait trois jours qu'il venait ici le soir, mais il était dans la région depuis des semaines, à rôder jusque sous la pluie. Il passait au milieu des champs avec l'air de se rendre quelque part. Un matin, Emilie l'avait vu entrer dans la maison des Galabert. Elle eut d'abord l'impression de quelqu'un qui est chez lui, en patron de son bien. Et ce n'est qu'en ouvrant son esprit aux effluves de l'époque qu'elle s'était dit qu'il était peut-être un hippy, un de ces amateurs de coquilles vides. Ce soir encore, il était arrivé sans regarder personne, presque sans être vu, fermé de toutes parts, au point qu'on aurait pu douter qu'il eût des yeux. Même les yeux des mourants, même les yeux des insectes et même ceux des machines ont ce petit point de brillance qui vous fait signe – qui vous met en présence. Guettant sur son profil cet inquiétant sourire qu'elle avait vu déjà, comme une chose des grands fonds qui vient crever la surface et y poser sa fleur sombre, elle s'est rappelée. Emilie aimait ça d'être vieille, d'être une vieille mémé avec d'infinis méandres de caboche et, dans tous les coins, des souvenirs plus précis que la vue. Elle l'a remis. Elle s'est souvenue de l'enfant, elle a dit son nom dans sa tête : c'est Milo. Vingt ans de ça, plus même, il doit avoir dans les quarante. Milo.

*Oui. Oui, je l'ai laissé là-bas. La maison est à sa famille. Je crois qu'ils n'arrivent pas à la vendre, que certains ne veulent pas. Oui, c'est ça, en indivision. Il a toujours gardé un jeu de clés. "En cas d'urgence", il disait toujours ça quand il tombait dessus. Peut-être que j'ai fait une connerie en le laissant là-bas tout seul. Peut-être que c'est de la lâcheté, que j'ai juste voulu l'éloigner avant que ça pète. Pour me mettre à l'abri. Mais tu vois, même s'il ne disait plus rien depuis des semaines, j'ai eu la certitude qu'il me demandait quelque chose comme ça. Non, les mots ne passaient plus. Rien. Mais on n'est jamais vraiment muet, pas complètement. Tu vas trouver ça étrange, mais j'ai eu l'impression d'obéir. Comment ? D'obéir, à lui ou à quelque chose d'autre, mais d'obéir. Ah, j'en crèverais d'inquiétude. Dans la voiture, il a beaucoup dormi, il avait l'air bien. Et quand je suis partie, je ne voulais pas rester là-bas, tu comprends, même pas attendre qu'il ouvre la maison, quand je suis partie, je parlais comme une folle, sans arrêt, je lui disais ce que j'avais mis dans son sac, le pain, les sardines, et d'autres boîtes, et qu'il faudra sûrement aller prendre une bouteille de gaz à la station essence au village, et dans sa veste que j'avais glissé trois cents balles, et des cigarettes, et le numéro de la maison, bien sûr, pour qu'il m'appelle, enfin pour que je vienne, quand il voudrait, alors, oui, quand je suis partie, tu vois, il avait de bons yeux, presque un sourire. Oui. Oui, appelle-moi demain. Je t'embrasse.*